

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 25

Artikel: Une femme en loterie : [suite]
Autor: Desprez, Adrien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189309>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il faut répéter cette opération quatre fois pendant le développement du fruit. Le sulfate de fer employé à faibles doses agit comme excitant de la végétation ; aussi les poires et les pommes qui, pendant leur formation, ont été soumises à son action ont-elles, à leur maturité, un volume notablement supérieur à celui des autres fruits des mêmes arbres qu'on a laissés suivre la marche naturelle de leur croissance.

On demi-larro.

Ti lè larro ne sont pas cllião que vont férè châotâ onna saraille, ào qu'épécllont 'na fenêtra, por allâ déguenautsi oquiè que lão z'appartint pas. Y'en a que ne font seemblant dè rein et que, sein allâ espret cauquiè part po robâ, sè tiront pas ein derrâi se lài a oquiè à accrotsi, sâi de 'na maniére, sâi de n'autra.

On certain lulu, qu'avâi duè tchivrè et onna tchervetta, lè menâvè ein tsamp à 'na totse que l'avâi amodiyi de la coumouna, et lè fasâi gardâ pè son bouébo. Ma fâi, cllia totse n'avâi diéro què dâi vilhie fénasse et dâo pâi dè tsin, que cein fasâi dâo bin petit fricot po cllião cabrè. L'est tot ào plie se lài avâi cauquiè coumacliets et cauquiès trotsès dè triolet. Mâ lài avâi découtè, on tsamp dè djeine espacette et ion dè trèfle, qu'arriont mî fé l'affèrè dâi bediettès. Lo gaillâ arâi prâo volliu que le lài jaulont brottâ; mà n'ousâvè pas lo derè à son bouébo. Assebin fut tot conteint, lo premi iadzo que lè menâ à la totse, d'ourè son bouébo lài démandâ :

— Adon, pére, lè faut pas laissi sailli dâo prâ iô ne sein ?

— Oh ! bin, vouaquierie ! repond lo pére, poru que le sailliéyont pas dâo canton, laisse-lè pî !

Samuïet et Abran.

Samuïet. Sâ-tou porquiè on tsin revirè la téta à tot momeint quand on lài tracè aprés ?

Abran. Eh bin ! l'est po vairè se l'est bintout ratrapâ et po que satsè se dussè éteindrè pe rudo.

— Oh ! que na !

— Et porquiè don ?

— Eh bin, l'est tot bounameint pace que n'a pas lè ge dâo mémo coté què la quiua.

— Eh ! tsancro dè taquiet, va !... Et tè, Samuïet, sâ-tou porquiè lè monnâi metton dâi tsapés bliances ?

— Oh ! n'est pas molési à dévenâ, Abran, c'est que sont adé permî la farna et que le sè vâi pas atant su on tsapé blianc què su on nâi.

— Oh ! n'est pas po cein que l'ein metton dâi bliances.

— Et porquiè don ?

— Po sè couvri la téta !

Une maison de la Suisse allemande répand un peu partout le prospectus suivant. On s'ingénierait à vouloir composer un gachis semblable, qu'il ne serait guère possible. C'est vraiment un modèle du genre.

« Le savon aromatique médical ne contient que des

étoffes qui sont avantageuses pour le teint, il est libre de tout les principes acérés et viandants et il se recommande principalement pour des exanthèmes, des bourgeons d'été, des boutons, des éruptions hérpetiques comme aussi contre le teint roide et jaune, pour la susceptibilité morbide du teint, faiblesse du teint, engelure et surtout pour de telles maladies qui résultent par activité arrêtée des pores. Il amollit et nettoye le teint et ne contribue pas seulement à la destruction rapide de tout les étoffes nuisibles à l'expiration des pores mais il frappe aussi et revit à une activité renouvelée ces organes d'une manière profitable à la santé.

L'usage de ce savon est comme chez chaque autre savon, en l'offrant au teint par frotter pour le blesser en suçant par l'entremise d'une pièce de lainage sur laquelle on frotte d'abord le savon, pour des bains on coupe une pièce dans des fragments fins, et les mèle entre l'eau du bain.

A cause de son odeur agréable et son mousser fort ce savon est apte très particulier à la toilette et à raser. »

UNE FEMME EN LOTERIE

II

En continuant son inspection, la voyageuse aperçut une pièce entièrement vide.

— Voilà mon affaire ! s'écria-t-elle.

Et faisant apporter son bagage, ou plutôt son mobilier, elle se mit à l'œuvre. A l'aide de schalls, de couvertures, de matelas, elle eut bientôt créé un petit appartement qui contrastait par son élégance relative avec le reste de l'appartement. Un morceau de tronc d'arbre lui fournit une table, un autre lui donna un siège; et quand elle eut cloué un tapis pour remplacer la porte absente, elle se trouva tout à fait chez elle. Les domestiques exécutaient ses ordres avec empressement, tout étonnés d'obéir à une femme qu'ils ne connaissaient pas et qui s'était introduite ainsi dans la maison de leur maître; mais elle donnait des ordres si clairs, et si précis, elle se mettait de si bon cœur à la besogne, elle savait si bien commander, qu'il était impossible de ne pas lui obéir.

Elle achevait son œuvre d'installation, quand on entendit les aboiements d'un chien; aussitôt les domestiques de s'envoler comme une nichée de colombes dans la crainte d'être surpris et grondés. Quant à la jeune femme, loin de s'émouvoir en aucune façon, elle alla sur le seuil attendre paisiblement le maître du logis.

Celui-ci parut bientôt à l'entrée de la cour; c'était un homme de haute taille; des bottes montant au-dessus des genoux, une houppelande à moitié râpée, une casquette de fourrure, une barbe longue et inculte, un fusil en bandoulière en faisaient le vrai type de l'habitant de cessolitudes. Il prêta l'oreille à quelques mots que lui disait un de ses serviteurs, puis il se dirigea à grands pas vers la porte au milieu de laquelle se tenait la jeune femme, comme dans un cadre destiné à la mettre mieux en lumière. Arrivé devant elle, il s'arrêta la bouche ouverte et sans proférer une parole.

— Bonjour, monsieur ! fit celle-ci d'un ton assuré, et sans rien perdre de son sang-froid.

— Madame... qui êtes-vous ? articula sir Adams d'une voix brusque et rude.

— Je vous répondrai quand vous m'aurez saluée; on ne doit pas être moins poli dans les prairies de l'Ouest que dans les rues de New-York.

Sir Adams leva sa casquette et fit un salut qui sentait l'homme civilisé et non sauvage, puis reprenant son air de porc-épic :

— Qui êtes-vous ?

— Je vais vous le dire ; mais comme ce sera long, je vous demande la permission d'entrer et de m'asseoir.

Puis, sans attendre l'autorisation de son interlocuteur, elle entra la première et s'installa très commodément sur le canapé. Montrant à sir Adams un siège placé en face d'elle :

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, fit-elle d'un ton moqueur, faites absolument comme chez vous, je vous en prie.

Adams tournait comme un ours mis en cage, poussant de sourds grognements et cherchant sur qui il pourrait faire tomber sa colère. Enfin il s'assit lourdement, mettant entre ses jambes son fusil, qu'il fit résonner sur le sol, comme pour intimider son interlocutrice.

— Ne faites pas le méchant, s'écria celle-ci ; j'ai de quoi vous répondre. Et elle tira de sa ceinture deux revolvers de dimension considérable qu'elle plaça sur la table. Croyez-vous donc que je me sois avancée dans ce pays de sauvage sans sauvegarde et sans protection ?

— Enfin, madame, qui êtes-vous ? hurla le malheureux Adams, dont l'exaspération allait sans cesse croissant.

— Eh bien, monsieur, je suis votre femme, répondit l'étrangère en haussant le ton au même diapason.

— Ma femme ? s'écria Adams en faisant un bond, et en laissant tomber son fusil, qui alla rouler aux pieds de l'étrangère.

— Prenez garde ! fit celle-ci froidement sans montrer aucune émotion.

— Il n'est pas chargé, répliqua sir Adams, dont cet incident avait un peu calmé l'irritation.

Après un moment de silence, il reprit :

— Voyons, madame, me direz-vous ce que signifie cette plaisanterie ?

— Il n'y a aucune espèce de plaisanterie, monsieur, je suis bel et bien votre femme. Vous souvenez-vous d'une loterie à laquelle vous avez apporté votre argent et votre signature ?

— Ah ! madame, interrompit vivement sir Adams, ne rappelez pas le souvenir de ce jour le plus cruel que j'aie vu. J'avais la tête perdue : une jeune fille pour laquelle j'avais tout bravé, tout sacrifié, à laquelle j'avais voué toute mon existence, au moment où je l'attendais pour la mener à l'autel, m'envoyait une lettre par laquelle elle m'annonçait son mariage avec un autre. Un ami, ou plutôt un de ces hommes qu'on appelle vulgairement des amis, redoutant mon désespoir, m'emmena avec lui sous prétexte de me distraire : il me conduisit dans des tavernes, où je laissai ma raison ; il m'entraîna dans des tripots où je vidai ma bourse. Le soir, me voyant ivre, hébété, ruiné, et me jugeant consolé, il me dit : « Entrons là, je vais confier au hasard le soin de refaire ta fortune. » Il me fit signer sur un registre, me fit verser mille dollars, en échange desquels on me donna un papier que je fourrais dans ma poche. « Te voilà riche, me dit-il ; avant un an, tu auras gagné cent mille dollars. » Puis il me quitta, enchanté de se débarrasser de moi à si bon compte.

(A suivre.)

Réponses et questions.

Mot de la charade de samedi : *Souvenir*. 18 réponses justes. La prime est échue à M. Genton, café de l'Arsenal, Chaux-de-Fonds.

Problème.

Une pendule tarde de 8 minutes 5 secondes par heure lorsque le feu est allumé, et avance de 5 minutes

1 seconde par heure lorsque la chambre n'est pas chauffée ; mais en admettant qu'elle n'ait ni avancé ni retardé au bout de 24 heures, pendant combien de temps le feu a-t-il été allumé ?

Prime : Un jeu.

Bouquets. — Si on asperge un bouquet d'eau fraîche, dit la *Science pratique*, et qu'on le mette tremper dans de l'eau de savon, cette eau nourrira les tiges et conservera les fleurs. Tous les matins, retirez le bouquet de l'eau de savon, laissez tremper quelques instants les tiges dans l'eau fraîche, puis replacez-le dans l'eau de savon. Celle-ci sera renouvelée tous les trois ou quatre jours. En procédant ainsi, le bouquet se conservera plusieurs semaines. Les tiges de fleurs doivent être coupées nettement, avec un couteau tranchant et non pas avec des ciseaux qui brisent les tiges et obstruent les canaux par lesquels l'eau monte.

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Louis Agassiz. Etude biographique, par M. Aug. Glardon. — Hortense, Nouvelle par Mme Hélène Menta. (Quatrième partie.) — Victor Hugo, par M. Paul Stapfer (Seconde partie.) — La fédération impériale, par M. Léo Quesnel. — L'ami Jean. Nouvelle, par Mme Jeanne Mairet. — La navigation de plaisance à la voile, par M. G. van Muyden. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, politique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

Boutades.

Où demeurez-vous ? demandais-je à un brave maître d'état allemand, établi depuis quelques mois à Lausanne : « In der Schmudergass, im Kittelsack », me répondit-il, ce qui se traduit par : « A la Chéneau-de-bourg, au cul de sac. »

— Surtout, Victoire, ne mettez pas trop de vinaigre dans la salade. — Oh ! madame peut-être tranquille ; je ne l'aime pas !

On donne à Totor une énorme tartine de confiture.

— Comment, Totor, lui dit sa tante, tu vas manger tout ça ? Mais il y en a beaucoup trop !

— C'est vrai ; alors... enlève-moi le pain !

Entre mari et femme ; c'est madame qui parle :

— Est-ce une vie que celle que tu mènes... et cela pour boire !

— Tais-toi !

— Avant-hier, tu n'es rentré qu'hier ; hier, tu n'es rentré qu'aujourd'hui ; et aujourd'hui, si je n'avais pas été te chercher, tu serais encore rentré demain !

Entre puristes :

— Il est des expressions vraiment bien prétentieuses ; et tenez, mon cher, quoi de plus ridicule, par exemple, que cette phrase d'un mélomane : « Je nageais dans des flots d'harmonie » ?

Pourquoi ne pas dire tout simplement : « Je prenais un bain de son » ?

L. MONNET.